

François Gilbert, *Coma*, Leméac, Montréal, 2012, 118 p. ; 16,95 \$

Judy Quinn

Numéro 129, hiver 2012–2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quinn, J. (2012). Compte rendu de [François Gilbert, *Coma*, Leméac, Montréal, 2012, 118 p. ; 16,95 \$]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (129), 36–36.



Les mains posées sur la nuque puissante de l'homme, Aomamé cherchait un point précis. Pour cela, il fallait que son énergie soit singulièrement concentrée. Elle ferma les yeux, bloqua sa respiration, mobilisa son attention sur la circulation de son sang. Ses doigts lui transmettaient des informations précises sur la température du corps et l'élasticité de la peau. Il n'y avait qu'un point, un seul, minuscule.

Livre 2, p. 252.

Comme chez les conteurs orientaux [...] la répétition induit un rythme qu'on rencontre assez peu dans nos littératures...

duite (pensons à Jeanne d'Arc, à l'oracle de Delphes, à ces rois « choisis par les dieux »). Toujours selon Jaynes, aucune de ces deux parties n'était « consciente » à proprement parler ; la conscience humaine serait apparue progressivement, au fur et à mesure que l'esprit « bicaméral » se convertissait (les rapports avec le monde extérieur se complexifiant, des passerelles, *corpus callosum*, se sont construites entre les deux cerveaux). Certains humains conserveraient cet héritage, et tout porte à croire que c'est le cas de nombreux personnages de Murakami, du moins, symboliquement. D'où ces passerelles « entre deux mondes » (sommes-nous dans l'année 1984 ou dans le monde de 1Q84 ?), qu'on trouve à chaque chapitre, qui nous font aimer l'écrivain japonais pour sa façon de brouiller les pistes entre réalité et fiction.

On peut se tromper, et l'on a soudainement envie d'y consacrer un essai entier. Mais si l'on observe les chrono-

logies (en s'intéressant, comme le fait l'écrivain, à la façon dont les destins se croisent parfois), on réalise que Murakami a enseigné à l'Université de Princeton au New Jersey (sa première visite daterait bizarrement de l'année 1984). Princeton ? C'est là qu'enseignait Julian Jaynes de 1966 à 1990 ; il y donnait un cours populaire portant sur la conscience.

Assister à la création

Comme c'est parfois le cas dans ses romans (ah ! *Chroniques de l'oiseau à ressort* !), partons d'un fait banal, cassons le rythme, et allons explorer ailleurs. L'Université de Princeton, Murakami y serait d'abord allé pour une raison toute simple : c'est là qu'avait étudié Francis Scott Fitzgerald, et son admirateur nippon voulait zyeuter le campus. Il se trouve que Murakami est également le traducteur en japonais d'écrivains anglo-saxons de taille (la liste a de quoi faire rougir tout traducteur) : F. Scott

François Gilbert

COMA

PRIX LITTÉRAIRE CANADA-JAPON

Leméac, Montréal, 2012, 118 p. ; 16,95 \$

Dès les premières pages, on est soufflé par la maturité de l'écriture de François Gilbert, qui signe ici un premier roman fort réussi. Rien n'y est laissé au hasard, semble-t-il, à la manière d'une cérémonie japonaise du thé dont seul l'hôte connaîtrait le code. Lecteurs, nous pénétrons dans un monde étranger où règne l'ordre, le silence, les gestes sûrs. L'auteur, pas de doute, tel un démiurge, sait, lui, où il va. Ainsi, au-dessus de cette histoire de faux amour tragique plane une sorte de fatalité que les personnages ignorent ou feignent d'ignorer. Le roman commence dans un hôtel de Shanghai. Satô s'y est réfugié pour fuir son amante qui l'a éborgné. Il est cependant rappelé dans son pays, le Japon, par la mère de la jeune fille. Celle-ci, depuis son départ, est plongée dans le coma. Saura-t-il, comme la mère le souhaite, la sortir de son sommeil ? Son amour sera-t-il assez fort ? Mais qu'on ne s'y trompe pas, il n'y a rien de romantique dans cette histoire qui a plus à voir avec le drame psychologique. À cet effet, la maturité de Gilbert se retrouve aussi dans l'architecture des sentiments qu'il construit au fil des pages. Leur évocation par petites touches y est spatiale, soutient, donne corps aux personnages qui, au début du livre, à cause de leur commune retenue, étaient plus des images que des êtres de chair. C'est d'ailleurs l'un des propos centraux du livre : que suis-je derrière l'image que je projette ? Quels sont mes motivations profondes, mes désirs ? Cet épisode sera l'occasion pour Satô, qui n'a que vingt ans, de comprendre sa nature profonde, refoulée sous les impératifs de la société japonaise. Un habile jeu de miroirs nous fera comprendre qu'il n'est pas le seul à se débattre comme un diable sous l'image.

Ni noir, ni rose, un roman qu'on dirait écrit par un jeune Japonais ressemblant à Satô, timide et humble. **NB**

Judy Quinn